

PREMIER PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois

POUR LES ETATS-UNIS \$9.00 \$4.50 \$2.25 \$0.75

POUR L'ETRANGER \$12.15 \$6.10 \$3.05 \$1.05

Les abonnements se paient invariablement d'avance.

Le Numéro  **Cinq sous**

PREMIER PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois

POUR LES ETATS-UNIS \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75

POUR L'ETRANGER \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1917

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 23 OCTOBRE 1917

86ème Année

LA GUERRE.

Je disais, il y a quatre jours, que la guerre était vraisemblable. La voilà commencée. Car nul ne suppose que le Monténégro l'ait déclarée sans concert préalable avec ses alliés. Le roi de la Montagne a joué dans toute cette affaire un rôle que l'histoire élargira en le précisant. Sous quelles influences? Sa parenté l'indique assez. Il donne le signal des hostilités et la carte-explique pourquoi. Plus les Turcs seront attirés loin vers l'Ouest, plus leur front s'étendra et plus la situation sera favorable pour l'attaque de masse bulgare-serbe, flanquée de la diversion grecque. Le plan a été étudié dans ses moindres détails et le déclenchement des autres rouages ne tardera guère. L'Orient tout entier est sous les armes. Place au théâtre!

Car ne trouvez-vous pas que nous avons, nous autres Européens, l'air de nous assourir aux arènes pour une corrida de mort?

La diplomatie n'avait pas jusqu'ici ménagé un tel spectacle à notre curiosité. Quel on allait se battre, fût-ce au bout de notre continent, une incertitude générale pesait sur les esprits. Chacun avait la main sur la garde de l'épée. Aujourd'hui, c'est d'une jumelle que nous nous servons. Les chancelleries, mobilisées par le gouvernement français, à qui M. Poincaré a su donner en cette occasion meilleure figure que ses prédécesseurs, ont consenti à s'accorder pour une démarche pacifique, mais avec la conviction commune que cette démarche ne servirait à rien. A la préparer et à la réaliser, elles ont gagné l'impression qu'elles pouvaient encore causer ensemble et que même elles pouvaient s'entendre. Elles s'en réjouissent. Pourquoi? Parce qu'elles n'ont pas envie de se mesurer.

Elles tirent, comme on dit, leur épingle du jeu et s'engagent à ne pas bouger. Et c'est là une situation qui met en belle déroute quelques-uns des préjugés les plus à la mode de notre époque d'illusion.

Il y a d'abord le pacifisme, non pas même le pacifisme intégral des rêveurs, mais le pacifisme soi-disant positif et prudent des Congrès de La Haye.

Quelle belle occasion pourtant de se reporter aux conventions destinées à régler amiablement les conflits internationaux! Vous souvenez-vous du protocole consacré aux commissions d'enquête internationales? C'était le cas de le feuilleter. Les Etats balkaniques accusent les Turcs de n'avoir tenu en Macédoine aucun de leurs engagements: question de fait, qu'on pouvait vérifier d'autant mieux que la Macédoine a connu déjà les joies du régime international. Elle a eu des gardemars italiens coiffés du fez et des inspecteurs turcs habillés à la française. On aurait pu enquêter, interroger, conclure. On n'y a pas pensé.

Nous souvenez-vous de la clause qui dicte aux tiers le devoir d'offrir l'arbitrage aux belligérants éventuels? Quand ces belligérants sont deux grandes puissances, le cas est risqué et l'on comprend que personne n'ait envie de jouer le rôle de M. Robert dans Le Médecin malgré lui! Mais entre de petits Etats et la Turquie, habitude accoutumée à ce qu'on se mêle de ses affaires, c'était si simple! On n'y a pas pensé non plus.

Qu'est-ce à dire sinon que, demain comme hier, la force aura le dernier mot et que les diplomates de la Haye ont fait de la bouillie pour les chats? On s'en doutait un peu. Il n'est pas mauvais que cela saute aux yeux.

Un autre dogme, dont le sort n'est pas meilleur, c'est celui du règlement des affaires orientales par la diplomatie des grandes puissances.

Il fut un temps où c'était vrai. Au congrès de Berlin, ce fut la collectivité, menée par Bismarck, qui imposa sa loi. Aujourd'hui, c'est fini. Quand hier, les ministres de ces tout petits pays ont reçu les représentants du concert, la déferente courtoisie de leur accueil n'a fait qu'en souligner l'ironie. A Sofia, à Belgrade, à Athènes, à Cattigne même, on fait ce qu'on veut et on sait ce qu'on veut. Quel changement!

Où est le temps des sommations obéies aussitôt; le temps où le comte de Khevenhüller, sautant à cheval, arrêtait d'un mot les Bulgares vainqueurs; où la Russie même reculait devant le veto de l'Europe assemblée? Personne aujourd'hui n'est maître de l'Europe, et l'Europe n'est plus maîtresse de l'Orient. Elle a créé, pendant un demi-siècle, de petits êtres contrefaits, qu'elle amputait d'un membre ou deux à leur berceau et qu'elle chargeait de lisières pour les empêcher de grandir. Et les petits êtres ont grandi et, un jour, comme les serviteurs du nom de Wagner, ils ont immobilisé à leur tour leurs patrons impérieux.

La Bulgarie se moque des puissances. Elle vit pour elle-même. Elle agit par elle-même. La diplomatie avait cru travailler sur le papier. La vie a été plus forte que les formules. Toute cette existence factice et en tutelle qu'on avait préparée aux gens des Balkans n'est plus qu'un souvenir. La Serbie s'est libérée à l'heure où la Bulgarie naissait. La Bulgarie s'est affranchie à son tour. Ces mineurs émancipés ont négocié les uns avec les autres dans le silence prudent qui est le propre de la vieillesse. Ils n'ont consulté personne. Ils ont fait leurs affaires entre eux et, pour notifier au monde la formation d'une quadruple alliance à laquelle personne ne croyait, ils ont pris le moyen le plus retentissant: la mobilisation.

C'est du bluff, a-t-on dit. On parle toujours de bluff, quand on a été imprévoyant. Mais les Balkaniques sont sages. Ils savent qu'un bluff trop fort se retourne contre le bluffeur et voici qu'après avoir menacé ils marchent. Ils marchent et l'Europe étonnée en est réduite à considérer comme un succès la certitude qu'ils ne seront suivis par aucun de ses membres. C'est un succès, en effet, et que ce soit un succès, cela prouve, mieux que tout raisonnement, à quel point d'anarchie est tombée la société des nations.

On assiste, d'autre part, à un singulier déplacement d'énergie. De nos jours ce sont les grands qui ont peur et les petits qui se battent.

Il y a, entre les puissances directrices, bien des causes de conflit, bien des intérêts, bien des idées, bien des sentiments contraires. Il y a pis encore: des habitudes invétérées de défiance, de jalousie, de haine, admirable bouillon de culture pour le microbe de la guerre. Pourtant, de guerre point. Comme je l'ai souvent noté ici même, à l'heure de la décision, tout le monde recule. Scrupule ou peur, peu importe. L'homme d'Etat qui signe la déclaration de guerre n'existe pas de nos jours. La guerre serait un grand bouleversement des mœurs et des usages. On n'en veut pas. Dans chaque pays, la majorité est pour la paix quand même. C'est le cas des derniers vaincus et c'est aussi celui des derniers vainqueurs.

Les Bulgares sont d'une autre école. Voilà vingt ans qu'ils rêvent de cette guerre, et le rêve, chez eux, a eu des actes pour conséquences. La revanche est devenue le but de leur effort national: car, ne nous y trompons pas, les réformes macédoniennes ne sont que l'occasion et il s'agit au fond de venger des siècles d'oppression. Rien n'est plus un que l'histoire, et la question d'Orient n'est pas différente aujourd'hui de ce qu'elle était au temps où Sobieski repoussait les

Turcs battant les murs de Vienne. Je ne sais qui a dit qu'il y a une question d'Orient depuis que les Turcs sont en Europe. La séance continue peut-être est-ce le dernier acte qui se prépare. L'esprit des Croisades est mort chez les grands peuples et tous se disputent les bonnes grâces du Croissant. Les petits ont plus de mémoire et, comme les Japonais, qu'ils rappellent par tant de traits ils veulent tirer leur raison et prouver qu'ils en sont capables.

Peuples jeunes, peuples brutaux? Oui, sans doute, mais quelle belle contre-partie! Quelle magnifique unanimité du sentiment national! Quelle allégresse dans le sacrifice! De cette allégresse nous serions animés, je le croise, si nous faillait défendre notre frontière. Mais là ce n'est point le cas. Bulgares, Serbes, Grecs, Monténégrins pouvaient vivre tranquilles chez eux sans que personne vint les attaquer. Ils vont se battre pour des frères subjugués, pour la communauté de la race, pour une idée. Quel est le pays d'Europe qui soit mûr aujourd'hui pour une guerre de ce genre?

Une dernière question se pose et c'est la plus grave. L'émancipation des Etats balkaniques donne aux problèmes orientaux une forme inattendue, et ce n'est peut-être plus aux chancelleries européennes qu'il appartiendra demain d'en fixer la solution.

Ce que sera la guerre qui commence, nul ne le sait, et toute prévision serait téméraire. Mais cette guerre entre pays souverains est par elle-même une nouveauté. Les Balkans aux Balkaniques: cette formule théorique passe dans la réalité, ou du moins c'est entre Balkaniques que se débattent désormais les affaires balkaniques. Jusque-là, les Balkans étaient à tout le monde. On intervenait chez les chrétiens. On intervenait chez les Turcs. Comment se justifie-t-on désormais ces interventions, alors que le concert européen se reconnaît incapable d'empêcher une guerre générale?

Des lors, c'est tout le dogme de la politique orientale qui s'écroule. Il n'y a plus rien d'unique dans son processus. La question générale hier se localise. Et de cela encore l'Europe se loue comme d'un succès. Prenons garde que cette localisation, aujourd'hui voulue par elle, ne se retourne demain contre elle et que les vainqueurs, quels qu'ils soient, ne refusent de lâcher le prix d'une guerre dont on leur aura laissé faire les frais.

Je sais bien que les précédents sont contraires et, qu'en Orient, il est d'usage d'arrêter les vainqueurs et de sauver les vaincus. Mais que vaudront les précédents quand, dans le champ clos par les puissances, les adversaires se seront mesurés seuls à seuls? L'intervention vient d'abdiquer: lui sera-t-il loisible de reprendre le pouvoir? Une victoire bulgare, rapide et complète, briserait, n'en doutons point, le cadre des engagements préalables.

Ce n'est pas sous les murs de Byzance que les sujets du tsar Ferdinand oublieraient la grande Bulgarie de leurs espoirs. Et ce jour-là, ce n'est plus aux Turcs affaiblis que l'Europe aurait affaire. Pour garder le contrôle de l'Orient, il faudrait le disputé à ceux qu'on avait chargés de le surveiller, sans leur permettre de l'absorber. Alors, ce n'est plus l'intégrité de la Turquie qui serait en jeu. Ce seraient les grandes puissances qui seraient aux prises.

Hypothèses, dira-t-on? Oui, sans doute, mais qu'il faut dès maintenant envisager. La solution bâtarde et provisoire, que le dix-neuvième siècle avait imposée, éclate de toutes parts. Le vingtième sera l'âge des résultats radicaux et, peut-être, des luttes décisives. L'Europe a cru assurer son repos en décidant qu'elle ne se mêlerait point de ce qui va se passer là-bas. Comme elle n'est en mesure ni de régler ni de prévoir ce qui s'y passera, elle ignore aussi ce que vaut ce repos. L'ambiguïté de

ses desseins explique l'incertitude de ses résolutions: une situation délicate ne l'entraînera-t-elle pas aux décisions extrêmes?

Place au théâtre, soit! Mais sachons dès maintenant que la scène peut descendre dans la salle. Regardons, puisque les gouvernements nous ont conviés à ce spectacle. Mais regardons en sachant que, de spectateurs, nous sommes exposés à devenir acteurs. L'Europe s'est volontairement dessaisie. Si la Turquie succombe, le mort saïra le vif.

UN DIPLOMATE.

ECOLE SANS ELEVES.

Le village de Perreuil (Saône-et-Loire), avait une école de filles ainsi que tous les villages de France. Et cette école était dirigée par une institutrice: c'est encore banal. Mais ce qui l'est moins, c'est que, seule de son espèce, l'école de filles de Perreuil ne compte pas d'élèves. Toutes ont fui, sauf une seule. Et l'institutrice de Perreuil n'a plus qu'une unique disciple, la fille du maire socialiste de la commune.

Car si l'enseignement qu'elle répandait a toujours l'agrément de ce magistrat municipal, il déplaît à tous les habitants plus qu'on ne saurait dire. Sans doute faut-il être socialiste pour en bien apprécier la valeur. Les habitants de Perreuil ne l'étaient point ou du moins pas assez.

C'est pourquoi, fatigués de leur institutrice, ils demandèrent à grands cris qu'on leur en envoyât une autre. L'inspecteur d'académie n'en voulut rien faire, car il ferait beau voir les contribuables se mêler de surveiller ses choix! Donc les habitants de Perreuil, n'ayant pu obtenir satisfaction, décidèrent de garder chez eux leurs enfants tout heureux de ces vacances imprévues. Cependant, dans l'école en interdit, Mme l'institutrice professe devant la seule fille du maire. Il en coûte quelquefois d'avoir un père socialiste.

Les choses, comme on dit, en sont là...

LES MARS AU VESTIAIRE.

Nos magasins de nouveautés ont depuis longtemps adjoint à leurs rayons de vente des salles de thé et de pâtisseries: aimables dispensaires où les dames peuvent, sans frais, se faire un repas complet, mais d'où les hommes sont sévèrement exclus. Un commerçant de San Francisco vient d'imaginer une institution toute contraire: il a créé un bar pour les maris. C'est fort juste, dira-t-on; il y avait quelque chose d'inique à ce que celui qui paye fût le seul à joindre. Mais le négociant se soucie peu de justice; il envisage son intérêt. Dans un bazar, un homme est mauvais client. Traîné par son épouse de rayon en rayon, il est d'humeur grincheuse, déprime l'étalage, s'effraye de la dépense, modère l'acheteuse et lui fait écouter l'aigre voix de la raison. Le San-Franciscain a pensé qu'il fallait à tout prix écarter ce fâcheux. C'est pourquoi il vient d'installer dans son établissement un fumoir où l'on trouve avec de bons havanes les journaux de l'univers entier et un bar où les plus fins cocktails sont offerts à des prix défiant toute concurrence. Tentés par ce confort, la plupart des maris se laissent aisément séduire, d'autant que les femmes, (une fois n'est pas coutume), se gardent bien de le déconseiller. Et tandis qu'étendus dans de profonds rocking-chairs ou perchés sur de hauts tabourets, ils s'endorment de gin, aux étages supérieurs les achats vont leur train. Pour épargner au ménage, lorsqu'il veut se rejoindre, la difficulté des recherches, un même numéro est distribué aux époux dès leur entrée dans le magasin. Quand Madame, ayant épuisé le stock de ses desirs, veut retrouver Monsieur, elle présente son ticket au groom qui fait l'appel. Monsieur répond à son numéro d'ordre. Et les époux s'en vont, également satisfaits, mais moins contents encore que le patron du bazar.

DEPECHE ETRANGERES.

MEXIQUE.

La situation à Vera Cruz.

Le général Beltran se prépare à attaquer la ville.

Vera Cruz, 22 octobre.—Le général Beltran, qui commande les forces fédérales campées dans la banlieue de Vera Cruz, a envoyé ce matin un ultimatum au général insurgé Felix Diaz, lui demandant la reddition de la ville. Cette note rédigée en termes très courtois a été portée au quartier-général de l'armée rebelle par le capitaine Limon.

Diaz a immédiatement répondu au général Beltran, le remerciant des termes polis de sa note mais déclinant l'offre qui lui était faite de se rendre. Il a demandé aussi que l'attaque soit retardée de façon à permettre aux non combattants de quitter la ville.

Sitôt après l'envoi de cette réponse le général Diaz en a communiqué le texte aux consuls accrédités à Vera Cruz, les priant de recommander à leurs ressortissants de faire un inventaire des biens qu'ils laisseraient dans la ville en cas de départ, promettant de les indemniser aussitôt que possible en cas de dommages causés par le bombardement ou un incendie.

Le général Diaz a aussi adressé une lettre au capitaine Charles F. H. Hughes, commandant du croiseur "Des Moines", l'avisant qu'il guiderait ses actions conformément au droit international et accentuant sur l'inutilité "de débarquer des marins américains".

Le général Beltran a de son côté adressé une note au consul des Etats-Unis, disant: "Je n'attaquerai pas la ville avant qu'un délai de 24 heures se soit écoulé, délai durant lequel les Américains peuvent se réfugier en lieu sûr."

Le capitaine Hughes, dans la matinée, a eu une conférence avec le commodore Azueta, commandant des forces navales mexicaines dans le port de Vera Cruz, qui a promis qu'il garderait une attitude neutre pendant le combat et que ses navires ne tireraient pas sur la ville.

Le capitaine Hughes en quittant le commodore mexicain, l'a averti que si sa promesse n'était pas scrupuleusement tenue et que si des coups de feu étaient tirés par son escadre sur la ville, cet acte serait considéré comme hostile envers les Etats-Unis.

Il a été décidé d'un commun accord entre le capitaine Hughes et les consuls que les quais et les entrepôts seraient considérés comme une zone neutre et que les étrangers pourraient s'y réfugier.

Ne seront admises dans cette zone que les personnes portant une carte d'identification signée par un des consuls.

Le vapeur "Segurance", de la ligne Ward, et le vapeur allemand "Stiegwald" ont aussi, à la requête du commandant Hughes, consenti à recevoir des non-combattants à leur bord.

La ville est calme, mais nombre d'habitants ont pris la précaution de se barricader solidement dans leurs demeures. L'impression générale à Vera Cruz est qu'au dernier moment les troupes fédérales feront défection et rejoindront les rangs des rebelles.

ANGLETERRE.

Mort de romancier écossais.

Robert Barr.

Londres, 22 octobre.—L'écrivain et romancier écossais Robert Barr, est mort la nuit dernière d'une maladie de cœur, à sa villa de Woldingham, Surrey.

ANTILLES.

Arrivée du transport "Prairie" à Saint-Domingue.

San Domingo, 22 octobre.—Le transport "Prairie" de la marine des Etats-Unis, dont on était sans nouvelles depuis le 2 octobre et sur le sort duquel on commençait à éprouver quelques inquiétudes, est arrivé la nuit dernière à Saint-Domingue.

Ce bâtiment avait à son bord 750 soldats d'infanterie de marine qui ont été débarqués aujourd'hui.

RUSSIE.

Le prince impérial est sérieusement malade.

St-Petersbourg, 22 octobre.—Le Tzarévitch ou prince impérial de Russie, grand-duc Alexis, est sérieusement malade, à Spala, dans la Pologne Russe, à la suite d'un accident qui lui est arrivé le 15 octobre.

Il est blessé au côté gauche de l'aine. Sa température s'est élevée dimanche à 103,6; elle était de 102,9 lundi dans la journée.

Plusieurs médecins de la Cour sont au chevet du jeune prince qui est âgé de 8 ans.

Les défections dans l'armée mexicaine.

Monterey, Mexique, 22 octobre.—Une dizaine de fonctionnaires du gouvernement fédéral et plusieurs officiers ont déserté leur poste ce matin et ont quitté Monterey en automobile en poussant des hurrahs pour la cause de Diaz.

Les déserteurs ont eu la précaution d'emporter nombre d'armes et de munitions.

BALKANS.

La situation est sans changement.

L'armée bulgare approche d'Andrinople.

Londres, 22 octobre.—Les armées serbe et bulgare qui ont pour objectif la première Uskub, la seconde Andrinople, continuent à avancer sans rencontrer de résistance sur le territoire de la Turquie d'Europe et mettront probablement le siège devant ces deux villes avant la fin de la semaine. L'armée turque reste toujours sur la défensive, lâchant pied graduellement devant l'armée ennemie.

On ne signale pas de nouveaux combats sur la frontière du Monténégro.

Berlin, 22 octobre.—Une dépêche spéciale de Constantinople mande que deux cents soldats turcs ont été tués et cent cinquante grièvement blessés, dans le déraillement d'un train militaire, survenu ce matin entre Smyrne et Aidia.

Les victimes étaient des Redifs, ou réservistes qui rejoignent leurs régiments.

Les cimes sont victorieuses.

Athènes, Grèce, 22 oct.—Des dépêches officielles parvenues ce matin au ministre de la guerre mandent que l'armée turque qui défendait la petite ville frontalière de Dhisikata est à l'heure actuelle en pleine déroute, serrée de près par l'avant garde grecque.

Cette armée tentera, croit-on, de se concentrer à Servia, ville turque qui est défendue par une assez forte garnison. Dans le combat de Dhisikata les grecs ont eu 10 tués et 75 blessés.

ANGLETELLE.

Mort de romancier écossais.

Robert Barr.

Londres, 22 octobre.—L'écrivain et romancier écossais Robert Barr, est mort la nuit dernière d'une maladie de cœur, à sa villa de Woldingham, Surrey.

ANTILLES.

Arrivée du transport "Prairie" à Saint-Domingue.

San Domingo, 22 octobre.—Le transport "Prairie" de la marine des Etats-Unis, dont on était sans nouvelles depuis le 2 octobre et sur le sort duquel on commençait à éprouver quelques inquiétudes, est arrivé la nuit dernière à Saint-Domingue.

Ce bâtiment avait à son bord 750 soldats d'infanterie de marine qui ont été débarqués aujourd'hui.

RUSSIE.

Le prince impérial est sérieusement malade.

St-Petersbourg, 22 octobre.—Le Tzarévitch ou prince impérial de Russie, grand-duc Alexis, est sérieusement malade, à Spala, dans la Pologne Russe, à la suite d'un accident qui lui est arrivé le 15 octobre.

Il est blessé au côté gauche de l'aine. Sa température s'est élevée dimanche à 103,6; elle était de 102,9 lundi dans la journée.

Plusieurs médecins de la Cour sont au chevet du jeune prince qui est âgé de 8 ans.

Dépêches Américaines.

Retour du colonel Roosevelt à Sagamore Hill.

Syossett, L. I. — 22 octobre.—M. Roosevelt est arrivé ici à 9 h. 30 mardi matin; cette localité est située à 4 milles au sud de Oyster Bay.

Très peu de personnes étaient présentes quand le Colonel est descendu du train. Il est parti immédiatement en automobile pour Sagamore Hill où à son arrivée sa blessure a été pansée.

Les médecins ont déclaré qu'il avait très bien supporté le voyage, mais lui ont ordonné un repos absolu.

M. George E. Roosevelt a annoncé après la visite des docteurs que le colonel devait se reposer une semaine entière, s'il voulait être assez bien pour prononcer au Madison Square Garden les discours annoncés.

Les docteurs Lambert et Terrell, qui ont accompagné le colonel Roosevelt à Sagamore Hill, ont publié le bulletin suivant: "Le colonel Roosevelt a passé une bonne nuit, il se sent très bien. Le voyage ne l'a pas fatigué."

Dr ALEX. LAMBERT, Dr S. L. TERRELL.

Le procès du policier Becker.

New York, 22 octobre.—Les avocats chargés de la défense de Becker ont déclaré mardi, à midi, qu'ils n'avaient plus rien à ajouter, mais le juge Goff a rappelé à la barre Jack Sullivan pour que M. John McIntyre puisse l'interroger de nouveau, mais ce dernier a déclaré qu'il préférerait s'abstenir.

La séance de la matinée a été employée à prouver que Ross, Webber, Vallon et Scheppe avaient attaqué Becker pour se protéger. Jack Sullivan a répété son témoignage précédent et a déclaré que Ross, Webber, Vallon et Scheppe avaient décidé de faire arrêter Becker et que quant à lui il n'avait rien accusé part au crime. Il a ajouté que Webber lui avait promis une certaine somme d'argent s'il voulait témoigner contre Becker en disant qu'il l'avait vu quelques heures après le meurtre près de la 42ème rue.

L'interrogatoire des témoins a pris fin cet après-midi et l'audience a immédiatement été levée.

Les plaidoiries des avocats de Becker et le réquisitoire du procureur seront prononcés aujourd'hui.

L'avocat Gibson mis en accusation par le grand jury du comté d'Orange.

Middletown, N. Y., 22 octobre.—Reuben W. Gibson, un avocat de New York, prévenu d'avoir tué une de ses clientes, Mrs. Rose Menschalk Szabo, a été mis aujourd'hui en accusation par le grand jury du comté d'Orange.

Il sera probablement jugé en décembre.

OPERATION DELIOATE.

Philadelphie, 22 octobre.—John Thompson, un homme de couleur qui fut poignardé pendant une querelle qu'il eut au mois de juillet, vient de quitter l'Hôpital Pennsylvania, où on lui a fait avec succès neuf sutures au cœur. Thompson a été déclaré guéri mardi et il est en aussi bonne santé et aussi fort qu'avant d'avoir reçu ces blessures au cœur.

Incendie à bord d'un vapeur.

Washington, 22 octobre.—Une dépêche envoyée par la télégraphie sans fil par le côtre de la douane "Seminole", qui combat l'incendie qui s'est déclaré à bord du vapeur "Berklshire", à Lookout Cape, Caroline du Nord, annonce qu'il s'est rendu maître du feu mardi, mais que le capitaine Garden ne pense pas qu'il soit prudent de quitter le bateau pour conduire les passagers de la station de sauvetage du Cap Lookout jusqu'à Beaufort.